

ALFONSO LÓPEZ GRADOLÍ

L'INSGNE CONTRÉE



2005

ELS PLECS DEL MAGNÀNIM

Collection dirigée par Ricardo Bellveser

108

Traduction de l'espagnol:
Jean-Claude Rolland et Daria Rolland-Pérez

© Alfonso López Gradolí, 2005
© Institució Alfons el Magnànim
Diputació de València, 2005
Corona, 36
46003 València
iam@alfonselmagnanim.com
www.alfonselmagnanim.com

Dessin de Alfonso López Gradolí pour la couverture
et les initiales de chapitre de Juan Ramos

Dépôt légal: V-4809-2005
Imprimerie Lluís Palacios, Sueca

*Aujourd'hui, jour de Noël, je me souviens de toi**

Maman, c'est aujourd'hui Noël, je me souviens
[de toi,
car je suis retourné à notre maison de la plage,
là où tu te réfugiais. *«Il faut dès le vendredi soir
être au bord de la mer, elle nous prépare
au travail du lundi.»* J'ai ouvert les portes,
tu n'es plus là, mais tu restes en mon souvenir
avec une saveur de lumières lointaines. Tel un étranger,
j'ai pénétré dans les pièces où tu me parlais.
Je sais qu'il y a, tout près, les maisons des pêcheurs
le long de la route, et, derrière leurs fenêtres, des gens
qui t'ont connue, qui t'ont vendu du poisson, des
[légumes.
J'entends d'ici le son monotone de la mer en hiver,
je me rappelle une légère brume, bleutée et grise, floue,
et me voici sur cette plage que tu aimais, où nous
[avons passé
ensemble des heures, *«regarder longtemps l'eau,
mon garçon, me repose; des choses me reviennent,
que je croyais avoir oubliées, la vie d'avant ta naissance»*,
des jours, avant de regarder par cette fenêtre la table
où nous prenions trois, quatre tasses de café, et des
[liqueurs, de douces liqueurs,
tandis que le soleil rougissait les façades voisines.
Nous regardions la mer; l'horizon, une ligne. Le sable

* Ce poème est une nouvelle version, totalement remaniée, d'un autre poème de même titre et de 67 vers, publié en 1975. Le résultat est un texte différent; seules les titres sont identiques et, naturellement, un certain nombre de mots (Noël, maman, plage, temps, écume). De ce fait, je le considère — et il est — inédit.

avec son front d'écume. Les expériences, et leurs
[fidèles
amies les tristesses ; là où finit l'azur, fortes elles
[naissent.
Soirs qui pour moi désormais sont d'or, étés
[d'enthousiasme,
instants résumés, en ce jour de Noël où je me
[trouve assis
sur un fauteuil qui sent le renfermé. Nets dans la
[mémoire,
les projets que tu obscurcissais de tristesse, «*Je suis
[vieille, déjà,
et ne vivrai plus longtemps*», je revois sur la table les
[rayons du soleil couchant,
la fumée des cigarettes, les histoires entre
[membres de la famille,
les commentaires sur les mariages et autres
[événements vécus par des parents éloignés.
Insistance un peu rauque de la mer toute proche,
[souvenir de toi,
chère maman disparue qui demeure dans ces
[meubles,
dans une lumière appauvrie épuisée de douleur,
moisissure délavée à la surface des insomnies,
[absence de couleurs,
douce angoisse du blanc sali, je remonte les persiennes
et entame le rituel de la tristesse et de l'allusion
[de mort,
l'incapacité corrosive d'accepter ton absence, et je
[te cherche
des yeux quand vient à grincer une planche. Il y eut
d'autres fêtes, d'autres jours, qui furent des fêtes
[bleues, et qui reviennent
comme cette écume ponctuelle jadis et encore
[près de la maison.

La mer est devenue habitude, musique de compagnie,
 [comme celle de la pluie,
 et je sais que son étendue inquiétante est là, au fond,
 je peux dire les clichés «jours heureux», «enfance
 [retrouvée»,
 je regarde ce fauteuil où rit une femme aux cheveux
 [blonds, assoupissement brumeux,
 bienfaisant territoire de clarté que celui d'un fil sûr.
 C'étaient des jours à voir croître ma vie, des rêves
 [multiples,
 les mouettes interrompant l'azur, ce blanc fixé
 [dans ma mémoire,
 la plage et l'au revoir d'une fille, «on s'écrira
ces prochains mois, tu peux venir en France pour Noël,
il faudra qu'on se voie deux ou trois fois par an», tout revient
 ici, en ce jour de fête, méditerranéement assaisonné
 [de tristesse,
 le résumé a quelque chose de la vague en fin de
 [course, ce bruit si doux sur le sable.
 Reviennent les éblouissantes matinées des dimanches,
 [souvenirs
 d'autres Noël's qui s'acharnent comme un bec de
 [faucon,
 brume caressante des bruits marins, maintenant aussi,
 tandis que je me sers et bois ma liqueur, juste ce
 [qu'il faut et plus,
 je bois mon temps (une jeune française courant
 à la rencontre de la mer, maman observant par la
 [fenêtre la tombée de la nuit,
 du bleu, du gris, irrésistible vague), commentaires
 sur les changements survenus dans le voisinage, mots
 [d'étonnement
 adoucis par l'ironie, «*Tout ce qui s'est construit depuis la voie
 ferrée, avant, c'était la huerta. Et on donne aux immeubles des
 noms sonores, «Mare Nostrum», «Ulysse», «Charlemagne».*

Intercalées entre ses commentaires, des phrases
 [sur la guerre
 civile et dernière de l'Espagne, mots comme des
 [trains obscurs,
«Là-bas, dans cette pinède, ils en ont fusillé beaucoup.
Il y avait des murs qui depuis se sont écroulés»; toi,
 [dans ce fauteuil,
 lumière blafarde d'un matin sans soleil, nuages
 [comme des frondaisons grisâtres
 se déplaçant avec une lenteur bovine en face de la
 [grande fenêtre.
 Je regarde ce paysage aux lueurs d'argenterie ternie,
 [instant
 de couteau soudain et de poisson mort. La terrasse
 et la route bruyante. C'est aujourd'hui Noël et de
 [ton vivant,
 la table était recouverte d'une nappe immaculée,
 [les plaisanteries
 continues de mon père, les vieux couverts des
 [grandes occasions,
 faisaient rougir nos joues d'enfants, chemises
 [amidonnées,
 habits du dimanche, après-midi de vin doux, et
 [petits sous
 avec un baiser sur la main des parents, rituel de
 [fin de repas.
 Je regarde mon verre avec son fond de brandy, je
 [vois les lézardes de ma biographie,
 les jours lointains déjà, la pétulance vaguement
 [universitaire
 de fils d'une famille de quelque importance à un
 [moment donné
 et naufragée, à jamais ruinée. *«L'affaire de ton père était
 une des meilleures de la ville, la guerre nous a beaucoup
 [nui».*

Les années, le décompte de ce qu'elles nous ont
 [apporté, l'eau
 frappant les pare-brises des voitures lancées à vive
 [allure,
 le tambourinage sur les dalles de la terrasse de cet
 [appartement
 sur laquelle il pleut sans répit, d'où je ne vois déjà plus
 les rochers qui forment la limite de la plage, où
 [l'eau douce
 de la lagune se jette dans une mer sale, saline,
 avec des résidus de goudron, des détritrus, des
 [morceaux de bois
 à moitié pourris, le blanc de l'écume qui reste en
 [ma mémoire,
 les rochers sombres et rougeâtres, comme de
 [vieilles barques échouées,
 brûlées par le soleil. Je passais mes mains sur la
 [roche rugueuse
 et je répète maintenant ce mouvement sur le
 [grand fauteuil
 que tu préférerais pour écouter le bruit assourdi
 de la mer, tout en me parlant: «*Continue à écrire des vers*».
 Je récupère une petite histoire comme un rosaire
 [d'éclairs
 menant à un final rond et doré, ma liqueur, que je
 [savoure.
 Ce jour est rempli d'instantans dans lesquels on peut
 [te dire:
 «*Tu n'as plus personne*». Hier, je voulais dîner, dans
 [ce quartier
 de pêcheurs, dans un bar de la route, mais partout
 [on m'a dit
 «*Excusez, ce soir, on ferme, c'est pas n'importe quel soir,
 on fête Noël avec toute la famille*». Je suis rentré à la
 [maison.

La mer toute proche. Cette veillée de Noël, les
couverts en argent.
Je me suis mis à pleurer dans un fauteuil; et j'ai
éclairé la pièce. La mer rugissait. Foule de mots
[partis en fumée.
Dehors, le flic-flac de la pluie, petits trous dans le sable,
l'étang, ses oiseaux; les roseaux, demeure de la
[couleuvre véloce.
La nostalgie, inévitable dans une biographie
[reconstruite.
Dedans, la mélancolie imprévue, ce qu'on appelle
[tristesse.
Je bois ce cercle doré et sombre, en souvenir de
[toi, maman.
Ses histoires de guerre. Tous les fleuves meurent
[dans la mer.
En ce jour de fête, d'imaginaires bateaux fendent
[un azur sans nuages.
Tant de choses perdues, visages, phrases, noms
[ayant existé.
Ce Noël n'est pour moi qu'un coup de plus à boire.

Si tu te crois vaincu par la vie

C'est à la mer que tu viendras
si un jour tu te crois vaincu par la vie.
Passé l'élan premier, les vagues sont moins hautes,
elles attirent davantage. Le regard libre
qui, amoureux, désire la compagnie,
s'efforce de paraître moins tenace.
Lente lumière d'après-midi, de printemps,
instant mauve où les filles
se mettent à rêver. C'est l'heure
de se donner un regard de nuit.
Moment décisif. Et toi tu plonges tes yeux
dans des yeux ; peu t'importe
qu'ils regardent comme toi tu le fais.

La mer, et rien d'autre

«*La mer, et rien d'autre.*»

Luis Cernuda

Grains de sable sur un livre. Je lis de la poésie
sur la plage. Combien d'années ont passé
depuis ma première lecture de Cernuda?
Qu'est-ce donc que le temps, me dis-je en regardant
[la baie.
Je choisis les lieux, je souhaite que d'autres yeux
[répondent
aux miens. Et j'attends les mots, qui m'arrivent
avec une ponctualité accomplie de marée. L'écrasante
chaleur se cantonne derrière les rochers. Où
va l'amour quand on l'oublie? J'ai ton livre. Je lis.
Plein soleil. Trop faible sur ma peau tannée sa
[brûlure insistante.
Grâce à l'abrutissement de cette journée de plage
il m'est plus facile de rêver au goût du vin, aux
[corps agiles
sur le sable, aux longs cheveux qui flottent dans la brise.
On me dit que tu es loin. Je t'écrirai un poème
avec des entrelacs d'un bleu inoubliable.
(Hier j'ai écouté Neruda, un disque qui tournait
[tristement,
lassitude sur mots d'argent, c'étaient ses poèmes
d'amour et la chanson de désespoir). Souviens-toi
du jour où tu es venu à la mer comme à la vie,
[comme on entre
dans le cœur de quelqu'un. Toi aussi tu aimes ce paysage.
Heures gagnées grâce au déferlement des vagues,
[lente solitude des matins.
Jours déjà lointains. Je te demande une buée de
[nostalgie et d'été

dont tu te souviendras, le geste de celui qui attend,
[avec espoir, dans un port.
Je pourrai, ce soir, t'écrire les vers les plus tristes,
[comme dit le poète;
pour le moment je te redonne vie, comme l'impulsion
[d'amour
au sein de l'écume vive de la mer qui est en attente
[de toi.
La vague apporte de la joie, peut-être celle des
[poissons rapides
qui glissent sous la surface froide, comme des pierres
étincelantes et sûres. Qu'est-ce donc ce que toujours
on regarde au fond de l'eau, en direction de cette
[masse verte
en suspension de plus en plus opaque ? Lent et
[savant manège
des poissons du port qui savent qu'il y a les hommes
au-dessus. Combien, face à la mer, retrouvent des
[souvenirs!
La journée se termine. Le soleil est moins rond, la
[plage devient grisâtre.
Il est plus beau d'embrasser sur une île. Le sentiment
est aspergé d'amertume, partout du bleu; la nuit,
tristesse de se voir cernés, on embrasse, on couvre
[une bouche
de la sienne. Dans les villes, des lumières, au loin,
attirent le regard. On a d'autres lèvres sur les îles.
Et des vers exacts, comme des rochers découpés
[sur le bleu.

Saveur de la mer

C'est tous les ans, à l'arrivée de mars;
la lumière du jour qui s'attarde,
le soleil plus insistant, la joue
de la fille contre la mienne, je te dédie,
de la ville qui ne m'est que fatigue,
un souvenir, petite mer de jadis,
mer dont l'odeur me revient.
Dans les bars du port, les saveurs
d'algue sèche, de sel et de charpente.
Le phare qui vire et qui aguiche,
tombée du soir, gris nuancés,
moteur d'un canot dans le port.
Les barques aux noms charmeurs.
Et les fanions. En arrière-fond, la ville.

Je me rappelle ces rochers

Je me rappelle des rochers. C'était du temps
que l'on appelle l'enfance. Ma courte vie
était face à la mer. Rêves
conçus en regardant voler les mouettes
sur un fond bleu d'après-midi.
Je voyais les amandiers. Une maison
au bord de la mer; tout près, un fleuve
au nom de petite fille: Turia.
Un enfant qui parcourait les rives;
la mer, c'était dimanche, les étés,
dans ma mémoire un blanc aveuglant,
et moi caressant les rochers d'une main.
Bien plus tard, maintenant, me voici de retour
à une plage, à ma cité perdue.

Ne rentre pas trop tard de la plage

*«Ne rentre pas trop tard de la plage,
je ne tiens pas à te voir manger seul».*

Dans l'escalier ma mère était voix de tendresse,
paroles sans reproches ; elle voulait seulement,
une fois le repas terminé, partager
le moment du café et des cigarillos fumés
furtivement comme le font les enfants,
et commenter ses petites affaires.
Comme ils sont loin les sables de Pinedo,
les roches salines de granit qui arboraient
des panneaux de chaux et de dimanche.
C'était bien les paroles de ma mère.
Pierres couleur de rose à jamais perdues.

Un grand poète a dit que la mer nous enseigne

Un grand poète a dit que la mer nous enseigne,
que la mer est une ombre où s'amassent
les poèmes futurs. Crois, observe
les vagues vertes sous le soleil, apprends
et crains, comme ce poisson agile redoute
le fatal filet. Et devine
quelle main va agiter toutes ces vagues.
Pour la barque décidée, hasard
de roches malignes ; pour le nageur perdu
mort de claire espérance.

Sur cette plage

Sur cette plage furent prononcés tous
les mots les plus beaux, un été
inoubliable désormais, les jours de vie.
Le sable de décembre est froid.
Tu m'as parlé ici. Le bord de l'eau
est couvert d'algues. Doutes,
desseins annihilés d'un seul regard
au fond des yeux. Seul je contemple
l'infinie répétition des vagues. Le vol
des mouettes est présent dans le souvenir.
Nous ne serions désormais plus les mêmes
si tu revenais vers la mer vue ensemble.
Nous voulons reproduire ce qui dans le passé
nous a ému: autant souffler
sur des cendres; inutiles baisers
à l'amant qui tourne la tête.
Résurrection de l'azur, les barcasses
à l'ancre, et la mer deux ans plus tôt;
vous revenez à la manière de la douleur.
Toujours on regarde la mer comme un destin
que de jeunes amants interrogent:
*«Derrière ce soleil, qu'y a-t-il? Après ces baisers,
une fois venu l'automne, qu'espérons-nous?»*
Ils ne regarderont pas la mer; elle sera froide.
Il y a des printemps et l'on sait
qu'en juillet, avec le soleil, les belles-de-jour
attendent une ombre pour s'ouvrir;
elles ne le pourraient pas au soleil du matin.
Nous avons dit: *«Avenir»*. Voilà, il est venu.
Nous avons eu d'autres yeux très proches,

et prononcé à nouveau les paroles
que le cœur trouve par moments,
qui ne reviendront plus,
ou trop souvent trahies par la mémoire.

J'abandonne la plage; il meurt
en une heure beaucoup d'hommes, mais
déjà les voici qui contemplent la vie.

Et maintenant il prend congé de la plage

Moment de l'adieu. Il regarde les rochers,
le sable avec son front d'écume.
L'été, la fin de l'été, une fille:
fleuves et rivières meurent dans la mer.
D'une nuit il ne reste qu'un nom.
La mer, à l'horizon, est une ligne.
Il y a un peu de fatigue et de joie
le jour des adieux. On se demande
en cet instant plus que ne peut
répondre un homme, un paysage.
Le cœur rendrait volontiers l'expérience,
et sa fidèle amie la tristesse.
Il prend congé de la mer, du temps passé.

Impossible de rompre avec les souvenirs.

Tu l'as dit: le temps

Tu l'as dit: le temps passera.
Mais rien de moins sûr que l'oubli.
Celui qui regarde se briser les vagues
sur la jetée ignore laquelle d'entre elles
s'élèvera le plus. Dans la mémoire
subsistent des visages; les noms s'en vont,
effacés par le temps. Je lis la lettre.
Je vois ta main en train de l'écrire,
les yeux suivant le tracé des mots.

Et te voici à nouveau avec moi.
C'est le temps qui passe; tu l'as dit.

Fermer les yeux, se rappeler les lieux

Fermer les yeux, se rappeler les lieux,
maintenant que la nuit est propice.
Les villes que nous avons connues, les matinées
perdues qui nous donnèrent l'expérience,
les yeux qui désormais ne pourront plus nous voir.
Peut-être cette voix suggestive
marque-t-elle la fin de la tristesse,
le retour du bonheur, l'assurance
que quelqu'un près de nous regarde aussi la mer.
Peut-être qu'avec cette voix qui nous demande
si l'homme sait où il ira, la pierre
que nous sommes et le temps polissent peu à peu
—brûlant ici, enlevant là— les années
qui ne sont qu'un nom, des souvenirs
pressentis, ou les soirées les plus heureuses.
Fermer les yeux tant que ces voix me parlent
en cette nuit d'été, ces vestiges,
ces vestiges de souvenirs. Mieux valent
les projets; des yeux se regardent:
la vie n'est que futur.

Ils m'accompagnent désormais

Ils m'accompagnent désormais, ils sont à mes côtés
les moments de bonheur que nous eûmes
et ceux qui nous laissèrent une blessure. Ils demeurent,
gravés mieux que sur le bois des noms
qui eurent un soir leur importance
mais que le vent a brûlés à jamais.
Des initiales qui furent décisives,
les instants, les chiffres, ces jours-là,
ce que le cœur peut encore retenir.
Ils sont comme des trilles dans les bois sombres;
les ponctuels oiseaux solennels.

Ce soir, un homme

Ce soir, un homme
aura dit posément:
«Adieu». Chaque jour
que nous vivons,
nous perdons tous quelque chose: une phrase
(qu'un silence aurait pu remplacer);
un visage qui nous accompagnait
(qui s'en va ou que nous éloignons);
quelque projet (changé
par paresse). Ou bien nous le brûlons,
nous détruisons un geste positif
de joie pure, comme la pluie
est l'expérience et l'herbe
humide une surface de tristesse.
Qui perd oublie, mais qui trouve
sait les difficultés de la recherche.
L'adieu, les adieux. Le temps
qui passe donne une sagesse teintée de lassitude,
le geste répété de prendre l'eau avec la main.

La jeunesse

Nous garderons ces années en mémoire
comme cet inoubliable coucher de soleil;
des mauves magnifiques, les pins
se profilant sur fond de feu couleur orange.
Mais un jour tout s'assombriera.
Le cœur retourne sur les lieux
de son plus grand bonheur; l'horizon
n'est qu'une haie de jasmins.

Un soir tu apprends que certains yeux

Un soir tu apprends que certains yeux
sont beaucoup plus que la mer et qu'une nostalgie
tenace et chaude comme le foin.
La main est parfumée. Soudain
l'oiseau s'envole, mais il demeure
dans la mémoire de celui qui l'a vu. Sa vie
n'aura duré qu'un instant.
Et impossible de nous défendre. Elles craquent,
les banderilles, à chaque bond de la bête.
On pourrait dire: ne rêve plus,
mon cœur, quelle importance? Peut-être aucune.

Sa vie

Il dessinait les rêves, les figures
qui l'avaient le plus impressionné: les couleurs
qui lui plaisaient, les longs rouges
des soirs d'août; les bleus
d'une solitude nouveau-née. Des années
ont passé et c'est une intention d'oubli
que la mer lui donnait, en annulant les jours
noirs d'évidence du mal, les dates
dont tout le monde se souvient.
Des soirs pour mourir, des soirs de désarroi,
il en connut; pour jouir, les heures brèves,
les visages perdus devenus souvenirs, parfum
dont on répand la vie en effeuillant les roses.
Tous ces noms. Les années
nous ont rendus cruellement égoïstes
et elles nous ont brûlés. Mais déjà il est tard.
L'histoire: tout. Succession d'instant
qui furent importants ou cendre
piétinée sans le moindre remord.

C'est le cœur qui l'exige

C'est le cœur qui l'exige. Un soir
on répète, posément, ses mots
à côté du papier, avec les souvenirs
consumés de la vie qu'ils ont apportés avec eux;
on ne peut rien dire d'autre que le passé.
Même les projets sont des histoires
vécues de mémoire, un tas de braises,
sans rien pour les attiser.
Les souvenirs sont peu de chose; ils ne servent
ce soir à personne, ils ne suscitent
aucun amour pour tout ce défilé de visages,
ces villes, cette mer là-bas, et tant de noms
désormais devenus pour soi-même la paix,
le souffle que personne ne recueille,
une fois signés les termes de la défaite.

Même maintenant ils gardent une date

Même maintenant ils gardent une date
d'anniversaire rituel. Ils me disent:
«Tu n'es plus tout jeune». Rien ne change:
la solitude des soirées passées avec les livres,
contempler la mer comme la première fois,
les yeux que nous cherchons et qui nous cherchent
en laissant un espoir. Les vies continuent
à se croiser sous le soleil, les uns compatissant
avec les autres. Ils nous sont utiles;
nous pourrons nous aussi les aider. Avec le temps.

Les années passent, nous dit-on. On voit
devenir grands les enfants de jadis,
et mères de famille les fillettes. Journées
entières à scruter un miroir qui nous parle
d'adieux et de morts, avec un homme,
le même qui demande, un instant,
si le temps a la même valeur pour tous.

Quand plus n'en puis, sur une page

Quand plus n'en puis, sur une page
blanche je jette un vers. De suite
s'en va ma peine. Et moi je reste
à l'orée de la peur,
à l'orée de l'amer fulgurant
dont je voudrais remplir cette feuille.
Un an vaut ici un seul vers.
Arrive une chaude douleur; un geste dur,
et lettre à lettre,
ce lent échec du poème.
Le soir descend jusqu'ici, il y a
une lumière précise, et un homme désolé,
qui pleure vers sur vers.
La vague, à chaque nouvelle
ligne serrée du poème,
recouvre cette brève, très difficile plage.
Ce qui est mien vient ensuite; d'abord il y a eu
la mélodie connue, des autres,
d'autres bouches sûres, vraies.
Et mes vers peu à peu,
rétrécis par le temps,
perdent leur séduisant brillant.
Ouvrier d'une brique squelettique,
blanche de chaux, toute recouverte de mon rêve
qui remplit ses creux d'une histoire.

Le rituel

De bonne heure je jette des lignes sur le papier,
bouts de phrases nés de méditations, désir
d'être immortel, ce qu'à travers mes descriptions
peut recevoir le lecteur, buée du poème,
tension sur trame de pureté, fidélité aux mots.
Je regarde les livres, les sombres boiseries
qui m'entourent; et je sens la puissante présence
du temps. J'aligne ma pauvre biographie,
le compte-rendu d'une carrière dorée,
le souvenir de faits, d'un ton désabusé
et sceptique. Chaque matin, quand j'assemble
un châssis de vocables obscurs,
j'entame le rituel et, à demi convaincu,
je dévoile une splendeur, entouré par les mots
de tous les autres, les noms de l'histoire littéraire,
ceux qui disent «*la mer*» avant que je la visse.
Je vois mes déficiences, les limites de mon art,
la tension vers la clarté, les heures
qui comptèrent, les jours lumineux,
l'agitation, l'expérience, tout revient maintenant
sur ma table. Un soir quelqu'un reprendra cette
[ébauche
aux phrases brèves. Cette nuit d'un étique silence.

L'édition du numéro 108 de
ELS PLECS DEL MAGNÀNIM,

L'insigne contrée

de Alfonso López Gradolí,

l'impression s'est effectuée sur papier Torreón,
aussi bien pour l'intérieur que pour la jaquette du livre,
avec une typographie Didot pour le texte.

Achevé d'imprimer

le 28 Novembre 2005,

à Sueca,

aux ateliers d'imprimerie

de Lluís Palacios

